

S A N D R A M E H A N N A

pur
délice



© 2017. Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction sont réservés pour tous pays.

Éditions Dergham
www.dergham.com

ISBN : 978-614-459-011-9

À Georges, mon père, qui, pour me « punir » d'oser m'ennuyer, m'invitait gentiment à aller lire dans ma chambre ;

À Leyla, ma mère, qui noyait doucereusement son ennui avec des romans à l'eau de rose ;

À Pierre, mon frère, avocat qui a fait des manuels d'histoire ses livres de chevet ;

À Paula, ma sœur, journaliste qui pimente ses articles d'un bagage littéraire amassé au gré de ses voyages ;

À Omar, mon mari, architecte qui m'a fait découvrir avec passion la peinture et l'architecture grâce aux sublimes images illustrant les pages de merveilleux ouvrages ;

À Élias, mon gendre, neurologue d'ordinaire si réservé, qui m'a vivement encouragée à écrire la suite de mon roman après avoir découvert son début par pur hasard ;

À mes fils Edwin et Shérif, à mes neveux Yasmina et Georges, adorable nouvelle génération, en espérant leur transmettre un tant soit peu le goût de la lecture, étape incontournable pour acquérir l'indépendance d'esprit et, ce faisant, la liberté...

PUR DÉLICE OU LA LÉGÈRETÉ AU SERVICE DES IDÉES

Pur délice pourrait, de prime abord, passer pour un roman badin, dont le seul dessein est de divertir à une époque où la morosité règne en maître sur notre monde. Rien n'est plus vrai et, à la fois, plus éloigné de la réalité!

En effet, s'il est indéniable que *Pur délice* est bel et bien distrayant, il est tout autant indéniable que là n'est pas son seul objectif même s'il serait ô combien légitime à une époque où l'homme s'évertue sans cesse à disséquer des statistiques sur le moral des ménages!

Sous couvert de légèreté, *Pur délice* aborde, de fait, les sujets les plus sensibles de la société libanaise contemporaine, sans se targuer d'y apporter une solution miracle, mais en plaçant l'humain au cœur de chaque page.

Le roman s'ouvre sur les méandres de la précarité financière avec pour toile de fond la famille formée par Sawsanne, son père, Hanna, ouvrier, et sa mère, Mariam, femme de ménage. Mais dans *Pur délice*, le

manque d'argent ne se veut nullement être l'essence d'un drame quotidien qui ne se dénoue que la nuit, lorsque les personnages trouvent un peu de répit en s'abandonnant aux bras de Morphée sur quelque matelas inconfortable recouvert de linge jauni. Bien au contraire, dans cet ouvrage, la gêne matérielle est le moteur qui pousse Sawsanne à vouloir « s'en sortir » et à trouver une place de serveuse au Pur délice, un établissement huppé de la capitale. Loin de s'offusquer de sa décision et désireux de voir leur fille unique réussir, ses parents l'encouragent.

Laissant pour un temps le modeste foyer de Sawsanne, le roman change de toile de fond pour se retrouver dans l'établissement où la jeune fille évolue, au sein d'une équipe dont chaque membre porte son passé, comme autant de fardeaux, plus ou moins légers.

Le lecteur découvre alors les chagrins de la responsable d'établissement, mademoiselle Clémence, une jeune femme célibataire entretenant une relation vouée à l'échec avec monsieur Charles, son patron, marié. Il fait ensuite la connaissance de Véra, une jeune serveuse volontaire et pragmatique, dont le père a quitté le foyer et la mère, Hanane, est une femme entretenue, mais qui, envers et contre tout, poursuit de brillantes études de médecine.

Les clients du Pur délice sont également servis par Isa, une jeune fille aux antipodes de Sawsanne et de Véra qui, après une enfance dorée, a subi de plein fouet la faillite paternelle alors qu'elle entrait dans la vie adulte, un revers dont elle fait amplement payer les frais aux riches clients du restaurant...

Au milieu de ces jeunes femmes aux destins divers apparaît Alex, le responsable qui va remplacer la malheureuse Clémence, un jeune homme qui se distingue autant par sa créativité dans son travail que par ses penchants amoureux. Ainsi, parce qu'aucun sujet n'est tabou s'il est traité avec égard, le roman effleure-t-il la question des amours homosexuelles, relations banalisées voire légalisées dans d'autres pays, mais pénalement répréhensibles chez nous.

Le roman ne s'enferme nullement dans le carcan feutré du Pur délice, mais part à la rencontre de personnages clés qui ont, eux aussi, leur mot à dire sur la société libanaise. Madame Julie, la femme de monsieur Charles est de ceux-ci. Belle femme évoluant dans les hautes sphères de la société libanaise, Julie est en quête de l'éternelle jeunesse. Une quête obsessionnelle qui va la pousser à vouloir un enfant malgré ses quarante-trois printemps, puis à séduire Fouad, son jeune chauffeur, avant de s'échouer, bon gré mal gré, sur le billard du plasticien le plus réputé de la ville.

Mais un roman digne de ce nom peut-il réellement exister sans cet ingrédient miracle qu'est l'amour? C'est donc sur les bancs de l'université que Sawsanne se lie au beau Wissam. Et parce qu'encore une fois, il n'y a pas de sujet tabou s'il est délicatement traité, le roman ose aborder la question des croyances religieuses à travers la relation de Wissam, musulman, et de Sawsanne, catholique, dans un pays gangréné par le confessionnalisme.

La force de cet ouvrage? Oser – aussi et surtout – se frotter au malheur sans pour autant tomber dans le mélodrame et savourer le bonheur sans jamais prendre les allures d’un conte pour enfants. Hanane, la mère de Véra, est une femme malheureuse qui s’efforce de masquer ses peines sous une apparente frivolité; Hanna, le père de Sawsanne, modeste ouvrier, endosse du jour au lendemain le costume de millionnaire en gagnant le gros lot au loto, un rôle qui ne l’empêche pas de garder les pieds sur terre... *Pur délice*, c’est aussi l’espoir de Najla qui savoure, après des années d’attente, les joies de la maternité, le désespoir de Mariam qui se laisse dévorer par l’amertume en apprenant l’infidélité de Wissam, le fiancé de sa fille, qu’elle avait appris à aimer en dépit de sa différence de religion.

Reste qu’en fin de compte, peu importe le nombre de sujets traités, l’important demeure l’approche avec laquelle ils ont été unanimement accostés : avec légèreté certes, mais aussi, mais surtout, avec humanité.

Pur délice montre sans vraiment dévoiler, raconte sans trop s’épancher, comprend sans juger et dénonce sans condamner pour la simple et bonne raison que les personnages qui l’animent ne font rien d’autre que vivre leur vie, ils en sont à leur premier essai. Et sans doute aussi parce que, comme le dit ingénument la belle Julie en concluant le roman : « Oh, tu sais Charles, il faut de tout pour faire un monde ! »

L’auteure

« **S**AWSANNE! Sawsanne! Je m'en vais. Je ne serai pas de retour avant vingt heures. Oh mon Dieu Sawsanne! Tu m'entends oui ou non? Allez! Lève-toi et mets un peu d'ordre dans cette maison pendant que ta mère se tue à astiquer celles des autres! C'est chez toi après tout! Allez, ma fille, allez!» La jeune fille se redressa un instant dans son lit, attendit que sa mère claque violemment la porte, signe infaillible de son départ, puis se rendormit aussitôt.

Sawsanne était venue au monde au sein d'une famille pauvre, ou plutôt modeste, puisque de nos jours rares sont les compagnons de la pauvreté à avoir un toit au-dessus de leur tête. Hanna, son père, plongeait ses mains solides dans les rouages des machines de l'usine qui l'employait afin de s'assurer de leur bon fonctionnement. Sa mère, Mariam, louait quant à elle ses douces mains féminines pour dépoussiérer les meubles qui encombraient les foyers des autres. Ainsi, ces quatre mains unies parvenaient à payer le loyer de leur modeste habitation.

La petite famille vivait dans un quartier populaire, au cœur de Beyrouth, la capitale libanaise. Leur

immeuble, loin d'être récent, portait les stigmates des multiples guerres qui avaient ravagé le pays. C'est là qu'avait élu domicile Sawsanne et ses proches. Dans un deux-pièces au cinquième étage de cet immeuble sans ascenseur. Lorsque la fillette avait atteint l'âge où il était indécent qu'un enfant dorme dans la même pièce que ses parents, son père, mû par ses vieux réflexes d'ouvrier, avait eu l'idée d'ériger une cloison de bois divisant la chambre à coucher, transformant ainsi le logement en trois-pièces : une salle commune, la chambre des parents et celle de leur fille.

Hanna avait pour habitude de se réveiller de très bonne heure. Il sirotait tranquillement le café préparé par son épouse, échangeait machinalement avec elle quelques phrases, avant de descendre sans bruit les escaliers et de traverser prudemment la rue pour aller prendre le bus qui le menait sur son lieu de travail. C'était un homme singulièrement résigné dont la nature ne tolérait aucune révolte : les ouvriers ne pouvaient guère compter sur lui pour mener une grève ; sa femme n'avait à craindre aucune éventuelle aventure et sa fille savait de façon quasiment certaine que son père resterait toujours un modeste ouvrier. Hanna était un homme particulièrement facile à vivre qui excellait tant dans l'art de ne pas déranger les autres qu'on aurait pu croire les mots : *« je vous en prie, passez, faites comme si je n'existais pas »* inscrits en grandes lettres sur son front.

À quinze heures, sa journée de travail terminée, Hanna reprenait invariablement le chemin du foyer où

Sawsanne, rentrée avant lui de l'école, l'attendait pour qu'ils prennent ensemble le déjeuner concocté la veille par la mère. La jeune fille prenait soin de dresser la table au centre de la pièce commune. C'était une vieille table dont le bois était usé par les multiples fonctions que la famille lui prêtait : au petit matin elle servait de planche à repasser à la mère, à midi, elle était témoin du déjeuner du père et de la fille, l'après-midi, elle faisait office de bureau d'étude de Sawsanne et le soir, les trois membres de la famille se réunissaient autour de « Sa Majesté » pour dîner.

Au déjeuner non plus, Hanna n'était pas une désagréable compagnie, mais il était si avare en paroles qu'on aurait dit que chaque mot arraché à sa gorge lui causait une peine infinie : il passait sans doute trop de temps en tête à tête avec ses machines pour pouvoir s'accommoder facilement de la compagnie des autres. Ainsi, chaque jour, père et fille échangeaient peu ou prou les mêmes propos, ne laissant que peu de place à l'imprévu.

- Alors, ma fille, comment vont les études ?
- Bien, papa.
- Tout se passe bien à l'école ?
- Oui, papa.
- L'école, c'est très important, tu sais.
- Je sais papa.
- C'est bien ma fille.

Un jour, pour briser cette routine ou peut-être inconsciemment se moquer du manque de fantaisie de son père, la jeune fille lui demanda, avec une pointe d'irritation dans la voix, pourquoi l'école était si importante? Hanna ne répondit pas. Il se contenta de sourire tristement, laissa son regard errer dans tous les recoins de la pièce pour, au final, le reposer sur la vieille table en bois. Sawsanne apprit alors à se contenter de leur échange rituel et à ne plus embarrasser son pauvre père avec des questions délicates.

Après le déjeuner, père et fille vaquaient à leurs occupations. Hanna s'installait alors confortablement devant l'écran de télévision pour regarder des films égyptiens ou locaux. Même face à des programmes vus et revus, il affichait la même concentration, comme s'il les découvrait pour la première fois. Fidèle à lui-même, Hanna prenait bien évidemment soin de baisser le volume de la télévision pour ne pas déranger sa fille qui, pendant ce temps, étudiait ses leçons.

La jeune fille terminait généralement ses devoirs vers dix-huit heures, ce qui lui laissait deux heures libres jusqu'au dîner. Avant ses seize ans, Sawsanne employait ce temps à des jeux innocents qui réunissaient tous les gamins des immeubles alentour au coin de la rue dans un joyeux tintamarre. Mais ce temps était révolu depuis que son amie d'enfance, Salma, avait découvert un jour son pouvoir de séduction et savourait depuis le plaisir de l'exercer au quotidien. Les heures de récréation de Sawsanne avaient ainsi été chamboulées et de simple

partenaire de jeux, elle était devenue la complice des virées amoureuses de sa chère amie.

Les deux jeunes filles traversaient donc bras dessus, bras dessous les rues poussiéreuses de la capitale pour se séparer à l'approche du lieu de rendez-vous. Salma s'était amourachée de Fouad, l'un de ces désœuvrés qui proliféraient dans Beyrouth et dont la seule et unique occupation consistait à traîner dans les rues. Fouad vivait dans la rue, par la rue et pour la rue. De fait, sa personne était tellement associée au monde de la rue qu'il était presque inconcevable de se le figurer la tête couverte par la toiture d'une maison.

Durant les moments de tendre effusion qui réunissaient les deux amoureux, Sawsanne se contentait d'arpenter les rues en attendant que la pause tendresse soit terminée. Au moment même où son amie s'enivrait des charmes de l'amour, Sawsanne découvrait quant à elle ceux de la capitale. L'impudique mini-jupe y narguait le pudique voile; la vieille voiture côtoyait le bolide dernier cri; l'habit rapiécé frôlait le vêtement de luxe; pour les yeux d'une jeune fille, Beyrouth c'était cela, tout simplement!

Sitôt sa promenade terminée, Sawsanne accourait pour retrouver son amie, et le chemin du retour était naturellement celui des confidences :

— Allez Salma! Raconte-moi tout!

— Mais raconter quoi? Il n'y a rien à raconter, commençait invariablement Salma.

Et ce « *rien* » donnait lieu à une demi-heure de récit ininterrompu que la jeune fille débitait sans même prendre la peine de respirer. Puis, après avoir tout dévoilé, Salma se retournait vers son amie et lui demandait, comme pour chercher à la piéger :

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Qu'as-tu fait pendant ce temps ?

— Mais j'ai marché, quoi d'autre ?

— Tu as marché toute seule pendant deux heures ?

— Oui, c'est ça.

— Et tu ne t'es pas ennuyée ?

— Pourquoi veux-tu que je m'ennuie ? J'avais la rue entière pour me tenir compagnie !

Salma lui jetait alors un regard assassin puis se taisait pour replonger dans ses pensées, regrettant, comme d'habitude, d'en avoir trop dit.

En l'absence des femmes, Hanna s'occupait du dîner. Il faut dire que son naturel s'accommodait parfaitement avec la patience que réclamait l'art culinaire. Mariam ne rentrait que rarement avant dix-neuf heures. Comme la famille avait pris l'habitude de laisser la porte d'entrée ouverte pour aérer, Sawsanne et Hanna l'entendaient monter les marches d'un pas traînant, s'arrêtant toutes les dix marches pour rassembler ses forces avant de continuer héroïquement

son ascension pour surgir enfin, à bout de souffle, sur le seuil de la maison. À son arrivée, Mariam s'affaissait dans un fauteuil marron et restait figée dans la même position de longues minutes, son sac contre son bras droit, ses pieds libérés de leurs chaussures, les yeux perdus dans le vide, la bouche cousue. Il aurait sans nul doute été plus facile de faire parler un nouveau-né que de soutirer une seule syllabe à cette femme lorsqu'elle était dans cet état-là. Si la situation avait les premiers temps alarmé Sawsanne et Hanna, ils s'étaient désormais habitués à cette scène et se contentaient de poursuivre tranquillement leurs besognes respectives en attendant qu'elle reprenne ses esprits. La mère sortait peu à peu de sa torpeur par une sorte de mécanisme singulier qui la ramenait à la vie après une brève interruption qui ressemblait étrangement à une trêve convenue entre des belligérants. En réalité, Mariam reprenait ses forces en contemplant un tableau représentant une fenêtre grande ouverte sur une superbe mer bleue qu'une gentille septuagénaire chez qui elle faisait le ménage lui avait offert peu avant sa mort.

Mariam avait su conjuguer la simplicité à tous les temps et sous toutes les formes. Simple, elle l'était dans sa façon de considérer les choses, ne laissant aucune complication venir tourmenter son esprit ou l'embarasser de questions superflues. Simple, elle l'était également dans ses relations humaines, on ne lui connaissait ni amitié aveugle, ni inimitié chronique. Simple aussi était sa mise, sa vieille robe s'accordait avec ses maigres

appointements et ses vieilles chaussures se faisaient l'écho de la rue ancienne qu'elle arpentait quotidiennement pour se rendre sur son lieu de travail.

Comme Mariam rentrait tard, bien après son mari, ce dernier était rongé par un sentiment de culpabilité qui le poussait à redoubler de gentillesse à son égard, plus encore que sa gentille nature l'exigeait. Ainsi, ne se risquait-il à lui adresser la parole qu'après l'avoir scrutée à maintes reprises, un peu comme un sportif de haut niveau attendrait patiemment le signal de départ pour se lancer.

Ce soir-là, Hanna entama la conversation en balbutiant timidement :

— Comment s'est passée ta journée, Mariam ?

— Comme celle d'hier, Hanna. En quoi veux-tu qu'elle ait été différente ?

Il s'ensuivit alors plusieurs minutes d'un lourd silence que Sawsanne essaya d'alléger de son mieux en servant le petit plat que son père avait mitonné. Le bruit des assiettes enhardit Hanna qui continua la conversation :

— Tu es très fatiguée, ma pauvre chérie, n'est-ce pas ?

— Si la fatigue consiste à traîner les pieds parce qu'on ne peut plus marcher ou à garder les lèvres closes parce qu'on ne peut plus parler, alors oui, je suis sans aucun doute très fatiguée, répondit calmement la femme.

— Mais qu'est-ce qui a changé? Je n'ai pas le souvenir de t'avoir vue rentrer aussi épuisée par le passé...

— Rien n'a changé Hanna, mais ce n'est pas parce que ta femme porte toujours la même robe qu'elle portera à jamais le même âge!

Une bombe lâchée dans la pièce n'aurait pu produire autant d'effet. Sawsanne leva un regard vide en direction de sa mère, puis la dévisagea de haut en bas, et de bas en haut. Si les yeux étaient le miroir de l'âme, le visage, lui, était bien plus et se posait en impitoyable dénonciateur de l'identité d'une personne. Aucun document officiel n'aurait pu en dire davantage sur cette femme que ces rides profondes qui s'étaient patiemment installées autour de ses yeux et de sa bouche au fil des ans. Aucun relevé bancaire n'aurait été plus saisissant que l'impression insaisissable qui émanait d'elle; cet air qui révélait sans fausse pudeur les difficultés d'une existence modeste.

La robe de Mariam en disait tout aussi long que son visage. C'était un vêtement de coton qu'elle portait en toute saison. L'été, chaleur oblige, elle en déboutonnait un peu plus le col et l'ourlet afin de se rafraîchir tout en prenant soin de ne pas choquer les règles de bienséance orientale. Et en hiver, la robe passait presque inaperçue, éclipsée par de vieux collants de laine et un gros pull noir.

La manière de s'habiller d'une personne n'est jamais innocente. Des habits que l'on change chaque jour révèlent parfois une faute de goût; les habits que l'on

porte systématiquement révèlent toujours une faute d'argent. Et naturellement, l'argent manquait au foyer. Toute jeune, Sawsanne vivait assez bien le manque de moyens qui régnait dans sa modeste demeure. La pauvreté n'est pas la pire des choses que puisse connaître un enfant, surtout lorsque ses parents ont réussi à lui épargner la misère. Mais la situation avait changé. À dix-huit ans, Sawsanne avait atteint cet âge où la sage résignation des adultes ne peut lutter contre la terrible envie qui la tenaillait d'acheter, entre autres choses, de nouveaux habits.

On avait beau accuser les Américains de tous les maux du XXI^e siècle, il fallait tout de même leur reconnaître un mérite de taille: celui d'avoir créé les meilleures séries télévisées! Ainsi, c'est en voyant les adolescentes américaines se trémousser sur des airs endiablés en servant des burgers géants que Sawsanne eut l'idée de travailler comme serveuse dans un restaurant pour se faire un peu d'argent de poche. Les vaines flâneries qui occupaient jadis ses après-midi durant les entrevues galantes de son amie Salma eurent désormais un but bien précis: trouver un emploi dans un restaurant en ville.

À Beyrouth plein de choses manquaient: l'infrastructure était mauvaise, l'urbanisme était toujours dans l'attente d'un plan, au point que même ses habitants avaient déserté leur capitale pour aller s'offrir un avenir meilleur dans d'autres capitales. Pourtant, curieusement, les établissements de restauration y poussaient comme des champignons. Sawsanne sortait d'un restaurant

pour entrer dans un autre quelques minutes plus tard. D'un établissement à l'autre, tous les styles défilaient devant ses yeux. À peine avait-elle le temps de respirer à pleins poumons l'odeur capiteuse d'un narguilé qu'elle recevait de plein fouet les parfums exotiques d'un temple de la cuisine japonaise installé en plein cœur de la capitale libanaise. Mais, si le cadre changeait d'un restaurant à l'autre, la stratégie de Sawsanne, quant à elle, restait strictement identique et elle ne se départait pas de son sourire de circonstance, preuve incontestable de sa nature accueillante. Puis venait l'incontournable entretien avec un responsable :

— Qu'est-ce qui t'a poussée à vouloir faire ce travail ?

La stricte vérité reviendrait à lui répondre :

— L'argent, l'argent, l'argent !

Bien évidemment, Sawsanne prenait ses aises avec la vérité stricte...

La jeune fille devait également remplir des questionnaires d'embauche. Si l'on introduisait les détecteurs de mensonges dans le milieu professionnel, ils seraient encore plus révélateurs de la nature humaine que dans le sombre univers criminel. Que de belles poésies étaient inventées par les chômeurs pour se faire embaucher et combien d'hypocrisies étaient « gobées » par des patrons convaincus d'avoir fait le bon choix ! Il n'y avait qu'à faire le tour de ces questionnaires pour s'en rendre compte ! Rien qu'en comptant, par exemple, le nombre de demandeurs d'emploi qui prétendaient parler, écrire

et lire couramment l'anglais, on avait l'impression d'être à *Buckingham Palace*!

Sawsanne n'eut aucune difficulté à noircir de tels questionnaires. Toutefois, l'hésitation venait au moment où d'indiquer ses coordonnées. Ses parents ne possédant ni téléphone fixe, ni portable, elle décida, après mûres réflexions, d'inscrire le numéro de téléphone de Farid, l'épicier au bas de son immeuble, en prenant bien soin de préciser entre parenthèses : « *Prière d'appeler après quinze heures.* »

C'est ainsi qu'un vendredi après-midi, Sawsanne entendit la voix de l'épicier, criant à tue-tête en bas de l'immeuble : « *Ya demoiselle Sawsanne, ya demoiselle Sawsanne, téléphone!* ». Elle dévala les escaliers à la vitesse de l'éclair et parcourut les cinq étages qui la séparaient du combiné en cinq secondes. Lorsqu'elle passa près de l'épicier qui l'attendait sur le seuil de la porte, celui-ci lui murmura d'une voix à peine audible : « *Il ne manquait plus que ça! Me voilà standardiste à présent!* » L'épicerie de Farid étant une affaire de famille, sa femme, Loubna tendit à la jeune fille le combiné d'un air exagérément discret dès qu'elle entra dans la pièce encombrée qui faisait office de boutique et fit mine de disparaître derrière son livre de comptes au premier « allô ». Mais plus elle s'activait pour faire celle qui avait d'autres choses à faire qu'écouter la conversation, plus il devint évident qu'elle n'en perdait pas une miette.

— Mademoiselle Sawsanne? demande une voix féminine au téléphone.

— C'est moi, répondit-elle.

— Seriez-vous toujours intéressée par une place de serveuse au restaurant Pur délice?

— Évidemment! se hâta-t-elle de répondre.

Puis, pour ne pas avoir l'air trop emballé, elle ajouta:

— Enfin, cela dépend des horaires... bien entendu...

— Que dites-vous de vingt heures – minuit?

La comédie qui se jouait jusqu'alors autour d'elle cessa en une fraction de seconde. Loubna posa brutalement son crayon sur la table et la fixa d'un regard éberlué. Farid, qui se tenait toujours sur le seuil de la boutique à faire semblant de regarder les passants défiler, se retourna brusquement et la dévisagea d'un air ébahi. La réaction du couple était telle, que la jeune femme perdit un instant le fil de sa conversation.

— Mademoiselle Sawsanne! s'impatienta son interlocutrice.

— Oui, oui. Vous avez bien dit de vingt heures à minuit? répéta-t-elle machinalement sans mesurer un instant les conséquences de ses mots.

— Oui, c'est cela.

— Très bien. Je passerai chez vous demain, se hâta-t-elle de conclure avant de raccrocher.

Comme par miracle, à peine venait-elle de reposer le combiné que Loubna se replongea dans son livre de comptes et Farid se remit à scruter la rue, la tête hors de la boutique, les pieds et les pensées à l'intérieur.

La jeune fille prit la peine de balbutier quelques brefs remerciements avant de sortir, mais Loubna ne daigna pas lui répondre et se contenta de l'envelopper d'un regard laissant clairement entendre qu'à ses yeux, « *la petite du cinquième* » était « *foutue* » !

Si la descente des escaliers avait été rapide, le retour au cinquième étage fut, en revanche, particulièrement lent. À la joie d'avoir été contactée si rapidement s'était en effet substituée la crainte de se voir opposer un refus par ses parents. Sawsanne prit donc la décision de leur parler à tous les deux le soir même, au dîner. Ainsi, son père ne pourrait se réfugier derrière son : « *Qu'en pense ta mère ?* » habituel.

Naïve, Sawsanne s'était imaginé que son annonce bouleverserait ses parents d'une façon ou d'une autre, mais il n'en fut rien. Son père, fidèle à son flegme légendaire, se contenta d'un « *prends garde à toi* ». Quant à sa mère, son esprit terre à terre prit le dessus et, consciente du manque de moyens du foyer, elle lança seulement à sa fille : « *Je te comprends* ». Rien de plus.

Au lieu de se sentir soulagée, Sawsanne se sentit peinée par l'absence de réaction de ses parents. Elle avait pensé être au centre de toutes les attentions, et son désenchantement fut amer. C'est ainsi que la jeune fille perdit ses premières illusions. C'est également ainsi qu'elle fit son entrée le jour suivant au Pur délice.